

‘Ā’IŠA, FĀṬĪMA, MARYAM. NOMS DE FEMMES MUSULMANES EN CASTILLE ET AU PORTUGAL (XIII^E-XV^E s.)

JEAN-PIERRE MOLÉNAT
C.N.R.S.-I.R.H.T. (Paris)

*Tres moricas me enamoran en Jaén:
Axa y Fátima y Marién.*

FEDERICO GARCÍA LORCA
(d’après une chanson populaire du XV^e siècle)

Notre étude portera sur deux échantillons de noms fournis par la documentation tolédane et lisboète, celle relative à Tolède résultant des dépouillements d’archives effectués par nous pour notre thèse, publiée sous le titre *Campagnes et Monts de Tolède du XIII^e au XV^e siècle* (Madrid, Casa de Velázquez, 1997), celle concernant Lisbonne provenant de la thèse de Filomena Barros, *Tempos e Espaços de mouros. A minoria muçulmana no Reino Português, séculos XII a XV*, (Lisbonne, Fundação Calouste Gulbenkian, 2007), comme de son livre antérieur étudiant la communauté musulmane de Lisbonne (*A comuna muçulmana de Lisboa séc. XIV e XV*, Lisbonne, Hugin, 1998). Nous reprendrons ici partiellement, en lui apportant de nouveaux développements, une réflexion sur l’anthroponymie mudéjare, que nous avons menée en d’autres circonstances, depuis le début des années 1980, jusqu’à cette année même¹.

Nous avons choisi d’étudier conjointement les minorités islamiques de la Castille et du Portugal, étant donné la grande similitude de leur situation d’extrême

¹ «Les noms des mudéjars revisités, à partir de Tolède et du Portugal», à paraître dans un volume d’*Hommages à Jacqueline Sublet*, à publier par l’Institut Français d’Études Arabes de Damas.

minorité, face aux groupes musulmans bien plus nombreux et cohérents de la Couronne d'Aragon, et notamment du royaume de Valence. D'autre part, à l'intérieur même des deux royaumes lusitanien et castillan, nous nous limiterons en principe aux deux villes de Tolède et de Lisbonne, pour différentes raisons. L'une, et non la plus importante, est le rôle symbolique de chacune d'entre elles dans leur état respectif. Nous disons «rôle symbolique», pour tenir compte du fait que si Lisbonne est bien la capitale du royaume portugais, il n'en va pas de même pour Tolède, dans la Castille médiévale, que l'on peut qualifier de «royaume sans capitale»; mais le rôle des musulmans tolédans auprès de leurs souverains² est comparable à celui des mudéjars lisboètes auprès des leurs, rôle qui a été bien mis en relief par Filomena Barros). La raison la meilleure est que, si nous disposons pour Tolède d'un décompte, que l'on peut supposer à peu près exhaustif, des mudéjars, hommes et femmes, mentionnés dans la documentation disponible des XIV^e et XV^e siècles, il n'en est pas de même pour les autres villes de Castille qui comptaient une population musulmane, et notamment pour les deux centres mudéjars les plus importants, Hornachos³ et Ávila⁴. Par conséquent, pour établir un parallèle avec le Portugal, il fallait se limiter là aussi à une seule ville, Lisbonne, bien étudiée, dans les aspects concernant les mudéjars, par les deux ouvrages de Filomena Barros qui ont été mentionnés plus haut.

Puisqu'il est question ici des femmes, on parlera donc de l'anthroponymie mudéjare féminine. Le premier trait, et le plus évident, de cette anthroponymie, est que le nom des femmes est presque toujours plus court que celui des hommes, à peu près limité exclusivement au seul "nom personnel", en désignant ainsi ce qu'on appellerait en français le *prénom*, en espagnol *el nombre de pila*, en arabe *ism 'alam*. Certains auteurs, dont Filomena Barros, ont cru voir dans les noms masculins mudéjars un nom binaire, par acculturation et imitation du nom chrétien. Nous pen-

² Voir notamment MOLÉNAT, J. P.: «La question de l'élite mudéjare dans la Péninsule Ibérique médiévale», dans F. Themudo Barata (éd.), *Élites e Redes Clientelares na Idade Média. Problemas Metodológicos. Actas do colóquio*, Lisbonne-Évora, Ed. Colibri-CIDEHUS, 2001, pp. 45-53.

³ MOLÉNAT, J. P.: «Hornachos fin XVe-début XVIe siècles», *En la España Medieval* 31 (Madrid, 2008), pp. 161-176, où l'on voit que la population de la localité, à la veille de l'édit de 1502, était exclusivement constituée de musulmans.

⁴ ECHEVARRÍA ARSUAGA, A.: «Los Mudéjares al Norte del Sistema Central: nuevas aportaciones sobre la aljama de Ávila», dans LOPES DE BARROS, M. F., et HINOJOSA MONTALVO, J. (éds.): «Minorías étnico-religiosas na Península Ibérica (Períodos medieval e moderno)». *Actas I Encontro Minorias no Mediterrâneo Évora*, 21-25 de Setembro de 2006, Lisbonne, Ed. Colibri, 2008, pp. 291-307.

sons avoir montré, dans le travail cité plus haut, à paraître, que la réalité est autrement plus complexe, avec une gamme de possibilité qui va du nom unique au nom arabe presque complet (avec *ism 'alam, nasab, nisba* tribale ou géographique, la *kunya* faisant seule défaut), selon le contexte et le niveau social, le nom le plus long correspondant évidemment au niveau social le plus élevé. Pour les femmes, tous ces éléments de richesse onomastique font radicalement défaut, et l'on se trouve le plus souvent face au seul nom personnel, parfois seulement précisé par le(s) nom(s) du mari, vivant ou décédé, et plus rarement encore par l'indication d'une profession.

Comme toute généralisation absolue est erronée, il nous faudra immédiatement mentionner une exception. Le dernier *imām* de la communauté islamique de Lisbonne était appelé Azmede Capelão [pour *Aḥmad al-faqīh*], d'après la fonction exercée par lui. Il se trouva exempté de la mesure d'expulsion décidée par le roi D. Manuel en décembre 1497, et en 1504, il vendait un immeuble par procuration de sa sœur, exilée quant à elle: cette dernière est alors désignée comme «Fatima Capeloa»⁵. Il est clair que ce terme de «chapelaine» ne peut pas correspondre à une fonction exercée par Fatima, mais qu'il lui est appliqué seulement par reflet de celle exercée antérieurement par son frère. Le mot de *capelão* (et son féminin *capeloa*), terme qui correspond en portugais à l'*alfaquí* castillan, était devenu en quelque sorte un surnom familial. Mais encore une fois il s'agit d'une exception, et de plus postérieure à la fin du mudéjarisme.

Les véritables noms de profession sont rarissimes. En 1384, doña Fatima, *la toquera*, possède une maison, à Tolède, à la *colación* de San Vicente, ayant appartenu précédemment à un notable chrétien de la ville, Gudiel Alfonso Cervatos⁶. Il s'agit apparemment d'une chapelière, se consacrant à la fabrication et à la vente d'une certaine forme de coiffe. C'est l'unique cas relevé à Tolède. On peut penser que plus fréquemment la femme partage le métier de son mari, qui seul est qualifié d'une activité professionnelle. Tel est probablement le cas lorsqu'il s'agit d'un métier artisanal ou d'un commerce, mais non lorsque la profession du mari implique

⁵ Arquivo Nacional da Torre do Tombo, Lisbonne (dorénavant ANTT), Chancelaria de D. Manuel, Livro 8, f° 33 v°. Sousa Viterbo, «Ocorrências da Vida Mourisca», *Arquivo Histórico Português* (1907), pp. 166-168. LOPES DE BARROS, F.: *A comuna muçulmana de Lisboa*, p. 247, n. 96; Tempos e Espaços de mouros, p. 601.

⁶ Archivo Histórico Nacional, Madrid (dorénavant AHN), Clero, carp. 3074/2. Peut-être la même femme était-elle désignée en 1358 simplement comme «doña Fatima» (AHN, Clero, carp. 3116/18).

l'emploi d'une certaine force physique⁷. Le doute est possible pour certains métiers, comme celui de la poterie⁸.

Il en va de même à Lisbonne. Le plus souvent seul le métier du mari est mentionné⁹. Parfois pourtant la femme paraît avoir une activité professionnelle propre. La chose est douteuse en 1306, lorsque Fatima, femme de Farrachy [Farağ], forgeron (*ferreiro*), et qualifiée de «*moura da rainha*», reçoit à titre viager du souverain les biens d'une autre musulmane, partie du royaume, comprenant le quart d'une maison dans l'*arrabalde* de Lisbonne¹⁰. L'expression *moura de...* signifie vraisem-

⁷ Entre 1407 et 1411, Maestre Hamete Caracacho, maçon (*albañil*), fils de Maeste Aly Caracacho, et doña Xançi, sa femme, «*moros moradores en Toledo*», prennent à cens et achètent des maisons situées à Tolède, à la *colación* de San Vicente (AHN, Clero, carp. 3079/8 et 3080/4).

En 1412, Maestre Abdalla, forgeron (*ferrero*), et sa femme, Saynaf, «*moradores en Toledo*», prennent une maison du chapitre cathédral de Tolède, située près de l'église San Vicente, pour la vie des deux et de leur fils Mahomad (Archives de la cathédrale de Tolède, Obra y Fábrica (dorénavant OF) 1073, f° 112 v°).

En 1424, Maestre Abdalla, maréchal-ferrand (*ferrador*), fils de Maestre Abrahen, et sa femme, doña Fatima, fille de Maestre Hamete Caracacho, vendent une maison située à Tolède, *colación* de San Vicente, et ayant appartenu au susdit père de Fatima (AHN, Clero, carp. 3084/6).

En 1434, Maestre Mahomad, plâtrier (*jessero*), «*moro morador en Toledo*», et sa femme, doña Fatima, prennent une maison du chapitre cathédral, située à Tolède, *colación* de San Vicente, pour leur vie et celle de leur fils Abrahen Apariçio (OF 1085, f° 147 v°). Le père est appelé, à l'occasion d'un autre contrat, l'année suivante, Mahomad Apariçio, «*jesero, moro, vesino de Toledo*» (OF 1085, f° 195 r°).

⁸ En 1404, Maestre Abdalla, potier (*alfabar*), fils de Hamete el Sarquillo, et sa femme, doña Haxa, «*moros moradores en Toledo*», prennent à cens des religieuses de Santo Domingo el Real, une maison située dans l'Arrabal de Tolède, «*a los alfabares*» (AHN, Clero, carp. 3078/12). Cet édifice, situé dans le secteur des fours à potiers, a probablement quelque chose à voir avec le métier du mari.

En 1424, Maestre Yahia, potier (*alfabarero*), et sa femme, doña Fatima, fille de Maestre Hamete Caracacho, «*moros moradores en Toledo*», vendent une maison située dans le faubourg de Tolède (*el Arrabal*), *colación* de Santiago (AHN, Clero carp. 3083/17).

⁹ En 1397, Ali Alicante, forgeron (*ferreiro*) et sa femme Ayxa, prennent *a foro* une partie de maison dans l'*arraualde dos mouros* de Lisbonne (J. J. Alves Dias (org.), *Chancelarias Portugesas. Chancelaria de D. João I*, vol. 2, t. 3, Lisbonne, 2005, n° II-1116, p. 35).

En 1436, Adella, potier (*oleiro*), «*mouro forro*», et sa femme Aziza, reçoivent confirmation de l'*empresamento* fait par eux d'un terrain dans l'*arraualde da mouraria* de Lisbonne (J. J. Alves Dias (org.), *Chancelarias Portugesas. D. Duarte*, vol. 1, t. 2, Lisbonne, 2002, n° 1125, p. 348).

En 1464, Mafamede Agudo, potier (*oleiro*), et sa femme, Moçada, prennent à trois vies du monastère de Chelas la moitié d'une boutique, dans l'*arrabalde* de la *mouraria* de Lisbonne (ANTT, Mosteiro de Chelas, cad. F, doc. 3, f°s. 2 v° -3 r°. Transcription inédite de F. Barros).

¹⁰ ANTT, Chancelaria de D. Dinis, Livro 3, f° 52 v°. F. Barros, *A Comunidade*, p. 127; *Tempos e Espaços*, tableau p. 666. J. Martins da Silva Marques, *Descobrimientos Portugueses. Documentos para a sua história*, vol. 1, Lisbonne, 1944, p. 385.

blement un état de servitude, plutôt qu'une activité professionnelle libre. On ne peut donc pas compter cette femme parmi les mudéjares, la notion de mudéjar impliquant la liberté juridique. Une exception apparaît cependant à Santarém, en 1445, avec une veuve, qualifiée de "potière" (*oleira*), Moreima, *moura*, «*molher que ffõy d'azanbuio*»¹¹.

Pour les noms de femmes, on a, à Tolède, sur 53 noms

- Fatima [Fāṭima], 10 occurrences: 18,87%
- Xamçy [Šamsī], 10 occurrences: 18,87%
- Maryam (sous les formes Mariam, Meriem, Marioca), 7 occurrences: 13,20%
- Habiba [Ḥabība], avec les variantes Habibo [Ḥabīb-hu] et Habiby [Ḥabībī], 6 occurrences: soit 11,32%
- Haxa [Ā'īša]: 5, soit 9,43%
- Sohora ou Sohra [Zuhra]; 5, soit 9,43%
- Fotox [Fatūš ?]: 3, soit 5,66 %
- Saynaf, Sayna [Zaynab]: 2, soit 3,77%
- Nuça [?]: 2, soit, 3,77%
- Asmi, Hasona, Roma, chacune 1 occurrence, soit 1,89

À Lisbonne, pour 65 noms de femmes, on trouve

- Moreima [Murayma, diminutif arabe de Maryam]: 12 occurrences, soit 18,46%; avec Maryame [Maryam], 1, soit 1,54%, au total 13 occurrences, et 20%.
- Aixa, Axa, Eixa, Eyxe [Ā'īša]: 9, soit 13,85%
- Maula [Mawlā]: 8, soit 12,31%
- Fatus, Fotox... [Fatūš ?]: 7, soit 10,77%
- Aziza, Ziza [Āzīza]: 5, soit 7,69%
- Foteima [Fuṭayma, diminutif arabe de Fāṭima]: 4, soit 6,15%; avec Fatima [Fāṭima], 3, soit 4,62 %, au total 7 occurrences, 10,77%.

¹¹ Le monastère de Chelas lui retire deux maisons qu'elle tenait, pour les donner à un chrétien «*por sseer mais seruiço de deus E proll do dicto moesteiro*» (ANTT, Most. de Chelas, mç 45, n.º 887. F. Barros, *Tempos e Espaços de mouros*, p. 283).

- Zoaira [Zuhayra, diminutif arabe de Zahrāʾ]: 4, soit 6,15 %
- Maçoda [Masʿūda], 3, soit 4,62 %
- Alima [Ḥalīma], 2, soit 3,08 %
- Sauce [Sawsan], 2, soit 3,08 %
- de même de Zeina [Zaynab] et Muja [Muhġa] ...

Le tableau est bien plus contrasté que pour les hommes. À côté des noms de l'épouse préférée et de la fille du Prophète, ʿĀʾiṣa et Fāṭima (totalisant à elles deux, avec leurs diminutifs respectifs, 28,23 % à Tolède, 24,62 % à Lisbonne), on trouve l'énigmatique Fotox. Au cas où il s'agirait d'une variante de Fāṭima¹², cela porterait les totaux mentionnés à 33,89 % à Tolède, 35,39 % à Lisbonne.

Mais, à côté de ces noms référant aux premiers temps de l'islam et donc à fort contenu religieux, on trouve aussi des noms arabes, mais dépourvus de connotation islamique. On relève Šams (Soleil) et Šamsī (Mon soleil), d'un nom réservé aux esclaves en al-Andalus¹³, et Sawsan (lis, ou iris). La présence de ces noms, sans signification religieuse, montre que si la législation imposait aux mudéjars de Castille¹⁴, et probablement aussi à ceux du Portugal, de porter des noms différents de ceux des chrétiens, la prépondérance des noms référant aux débuts de l'islam n'était pas obligatoire, mais résultait d'un choix des intéressé(e)s, ou de leurs proches.

La fréquence de l'emploi des diminutifs à Lisbonne, spécialement pour les femmes, est peut être un trait de mentalité portugaise adopté par les mudéjars, mais on relève cependant qu'ils sont toujours formés sur des noms arabes et le plus souvent en conformité avec les règles de la langue. L'exception ici est représentée par Marioca¹⁵ à Tolède, pour Maryam, alors que, dans le même cas, les femmes

¹² LABARTA, Ana: *La onomástica de los moriscos valencianos*, Madrid, CSIC, 1987, pp. 41, 56.

¹³ Curieusement Šams n'apparaît pas dans la liste de noms de femmes esclaves relationnés avec des phénomènes atmosphériques ou astronomiques que donne Manuela Marín (*Mujeres en al-Andalus*, Madrid, CSIC, 2000, p. 67), mais ce nom est cité deux fois dans l'ouvrage.

¹⁴ Miguel Ángel LADERO QUESADA, Miguel Ángel: «Los mudéjares de Castilla en la Baja Edad Media», dans *Los mudéjares de Castilla y otros estudios de historia medieval andaluza*, Grenade, 1989, pp. 11-132, spécifiquement p. 73, mentionnant la législation d'Alfonso XI.

¹⁵ Maestre Yuçaf Abdulasis, *moro, alfarero, morador en Toledo*, et sa femme doña Marioca, en 1455 et 1463, prennent à bail viager des boutiques du chapitre cathédral, *a la Sal*. Ils sont l'un et l'autre décédés en 1477, leurs enfants s'obligeant à leur place (OF 1092, f° 321; OF 1094, f° 499 v°; OF 968, f° 133 r°).

musulmanes lisboètes portent un «Murayma» authentiquement arabe. Mais nous croyons surtout que cette fréquence des diminutifs pour les femmes est un reflet de leur infériorité sociale, de leur statut de minorité à l'intérieur de la minorité. Il est frappant que l'on ne rencontre pas cet emploi des diminutifs pour les femmes chrétiennes, tant en Castille qu'au Portugal (où pourtant leur emploi est courant dans l'usage parlé actuel). Il y a certes une nuance affective dans ces diminutifs, mais l'expression de l'infériorité est encore plus évidente. Comment ne pas mettre en rapport cet emploi des diminutifs pour les femmes, avec les dispositions de la Loi islamique, qui prévoit par exemple que dans les partages de succession la part d'héritage d'une fille sera la moitié de celle d'un garçon ? D'ailleurs la fréquence des diminutifs pour les noms féminins en al-Andalus a déjà été relevée¹⁶.

Dans le même ordre d'idée, on a déjà relevé l'emploi, certes minoritaire, mais néanmoins notable, pour les femmes, de noms qui, bien qu'arabes, sont dépourvus de la connotation religieuse attachée aux noms des personnages des premiers temps de l'Islam, ou mentionnés dans le Coran (pour les femmes FāṭĪma, Ā'īṣā, Maryam), mais sont au contraire originairement des noms d'esclaves, ensuite passés dans l'usage courant. Le plus fréquent d'entre eux est Šamsī («Mon Soleil», transcrit Xamçy)¹⁷, qui vient au premier rang à Tolède, à égalité avec FāṭĪma (18,87 % des cas, avec 10 attestations pour l'un comme pour l'autre), mais est curieusement absent à Lisbonne, où l'on rencontre par contre Sauce (pour Sausan, lis ou iris), avec 2 attestations (3,08 % des cas).

De même que pour les dérivés de Ibrāhīm, Yūsuf ou Īsā pour les noms masculins, correspondant aux noms juifs ou chrétiens Abraham, José et Jésus¹⁸, on ne peut pas considérer les variantes de Maryam pour les femmes comme une acculturation, ou une accommodation au milieu chrétien. Maryam, mère de Jésus (Īsā), a sa place dans le Coran, y compris avec une sourate en son nom¹⁹, si elle n'y est

¹⁶ MARÍN, M.: *Op. cit.*, p. 59.

¹⁷ Que l'espagnol Sol ou Mío Sol soit un calque de l'arabe d'al-Andalus vers le castillan, et non l'inverse, est prouvé par le fait paradoxal d'un nom masculin employé comme un prénom féminin, alors que cette contradiction n'existe pas en arabe, *al-Šams* étant du genre grammatical féminin, et les musulmans d'al-Andalus ne s'embarassant pas de donner à des femmes des noms grammaticalement masculins (MARÍN, M.: *Op. cit.*, p. 69).

¹⁸ Nous ne partageons pas sur ce point l'opinion qui semble être celle de F. Barros (*Tempos e espaços de mouros*, pp. 284-285), lorsqu'elle parle de «nomes comuns a outros credos religiosos (como resultado de uma tradição religiosa partilhada)».

¹⁹ Sourate XIX (Maryam).

évidemment pas la mère de Dieu. Comme pour les noms masculins, on peut douter que le commun des mudéjars ait eu conscience de l'équivalence entre Maryam-Murayma-Marioca et la Vierge Marie des chrétiens.

Pour conclure, trois traits nous paraissent singulariser les noms de femmes musulmanes par rapport à ceux de leurs coreligionnaires masculins, toujours bien sûr dans le contexte du mudéjarisme :

- le premier est la présence, certes minoritaire, de noms qui avaient été, en al-Andalus, la prétendue «Espagne musulmane» indépendante, des noms d'esclaves, mais passés dans l'usage commun, et dépourvus de toute référence religieuse;
- le second est l'usage, également minoritaire, mais relativement fréquent, particulièrement au Portugal, de diminutifs, le plus souvent arabes, mais éventuellement aussi romans, que ne compense pas, en Castille, le traitement en «doña», alors que les maris sont appelés «maestre»;
- le troisième est que les noms féminins, à la différence de ceux des hommes, ne sont presque jamais accompagnés d'une qualification professionnelle, soit qu'elles travaillent avec le mari, soit qu'elles n'exercent pas de métier. Seules les veuves paraissent récupérer une autonomie professionnelle.

Tous ces traits indiquent une situation de particulière infériorité sociale, sans doute plus marquée que pour les femmes chrétiennes leurs voisines et contemporaines, constituant, peut-on dire, une minorité dans la minorité.